

**27 avril - J5 - Départ 4:25 - 234 kms - 110 kms de piste – 14h25 de selle - 16,2 km/h - 2983 D+**

*Le voyage, en même temps ce que l'on quitte et ce vers quoi l'on va*

J'ai en tête aujourd'hui d'atteindre le CP3 et le CP4. CP3 dans le désert de Gorafe. CP4 dans le désert de Tabernas. Je quitte l'hôtel par un escalier de secours, la porte principale n'est pas ouverte si tôt. Pour la première fois les températures matinales sont clémentes, autour de 10°. Le fait d'être descendu en altitude et en latitude n'y est pas étranger.



La nuit. À nouveau cette sensation d'infini. De solitude. De plénitude. L'impression de vivre avant la vie. D'être là pour accueillir le bruissement du monde. Attendre le soleil. Voir disparaître les étoiles. Voir ce que l'on ne voit pas habituellement. Ne pas voir ce que l'on voit d'habitude. Personne pour juger. Seule vérité l'instant présent. On dirait qu'on avance masqué, caché aux yeux du monde, aucun faux semblant n'est possible ni nécessaire. Il n'y a rien d'autre à faire qu'être soi.





Nombreuses pauses pipi : je bois beaucoup. Presque à chaque fois l'arrêt est l'occasion d'une photo. À 7h les premières lueurs du soleil apparaissent, reflétées sous les nuages. Grosse journée en prévision, avec une grande partie de désert. Le ravitaillement en eau sera crucial. J'emprunte une première piste. Imposant passage à gué au bout de quelques centaines de mètres. Je préfère éviter de me tremper en début de journée. Remonter. Reprendre la route. Faire un détour. Reprendre la piste. À 7h30 j'aperçois une source qui sort de terre en contrebas. Penser à l'eau. Je remplis un bidon déjà vide et y ajoute une pastille Micropur.



J'avance. Ça monte. Aujourd'hui il faudra passer deux cols, à 1000 puis 1500 m. Mon regard alterne entre le suivi de la trace sur le GPS et ce qui m'environne. Dieu que c'est beau ! Les ciels changent à chaque virage. Les pistes se perdent dans l'horizon. Les cimes au loin sont recouvertes de neige. La végétation se raréfie à mesure de ma progression. La sensation d'entrer dans un désert est là. Pas d'habitation. Pas d'élevage. Pas de culture. Surréaliste apparition d'un train.





Je ne croise personne. Si, un Slovaque qui fait Desertus. Comme moi, il aime sa solitude sur cette épreuve. On parle un peu. Et puis on continue. Chacun sa route. Chacun son destin.



Encore une fois, des sensations extraordinaires en descente. Vitesse. Pistes grisantes. Du bonheur en barre au milieu d'un paysage idyllique. Un des plus beaux spots au monde sûrement. Je m'emballe, je m'emballe... en tout cas le plus beau spot de ma vie ! À chaque instant j'essaie de garder la maîtrise. Aux vitesses atteintes, près de 60 km/h, chargé, une erreur de trajectoire est plus difficile à rattraper, le freinage plus long. Les paroles de Richard sont gravées : arriver entier, arriver entier. Heureux c'est déjà gagné.













Après un passage à gué, belle grimpée jusqu'au CP3 où je tombe en arrêt net, béat, devant le panorama qui s'offre à moi. Grandiose. Les pistes, le désert, la mer au loin... Je n'ai pu m'empêcher de pousser un grand « ouahhh » d'exclamation à moi-même et de rester saisi, immobile, contemplatif de longues secondes. Je décide de manger là même s'il n'y a pas d'ombre et malgré la température de plus de 30°. C'est trop beau.







Lieu de passage obligé, le checkpoint me permet de voir arriver d'autres participants pendant mon repas. À ma grande surprise, tous continuent leur chemin sans profiter de ce qui les entoure. La plupart ne s'arrêtent même pas pour parler. Je suis bien.

J'ai bu beaucoup, il ne me reste que le bidon « de secours » avec la pastille Micropur et de nombreux

kilomètres avant de retrouver la civilisation. Quelque temps après être reparti, je rattrape un VTTiste égaré dans la zone. Je vois qu'il a un trépied photo sur son porte-bagages et l'interroge pour savoir ce qui a bien pu l'amener ici.

Il m'explique qu'il prend des images de la voûte céleste de nuit, dans divers endroits du monde sans pollution lumineuse. Il est allemand, censé travailler en Suisse, mais peut faire son boulot de son camping-car. Du coup il en profite. Là, il est en repérage pour les prises de vue de la nuit. Quand je lui explique à mon tour ce qui m'amène dans cette contrée déserte, son visage s'éclaire : il comprend enfin pourquoi, deux jours avant,



alors qu'il capturait ses images en plein milieu de la nuit, il a vu passer des cyclistes dératés, qui semblaient poursuivis par d'autres... On rit ! Il me propose un café à son camping-car garé plus haut. Je le rejoins, décline le café car je dois avancer, lui demande s'il peut me remplir mes bidons.

Sauvé !



Derrière moi, les nuages noirs s'amoncellent. J'ai l'espoir, comme l'après-midi du premier jour, d'avancer plus vite qu'eux. Mais l'histoire ne repasse pas les plats. L'orage éclate peu avant Gor, village où j'avais prévu de m'arrêter dans un bar. Au même moment, la douleur au genou me

transperce. Par deux fois je crie. Localisée jusqu'à présent sur le dessus, elle commence à passer à l'arrière. La suite de la journée s'annonce aussi sombre que le ciel. Je m'équipe, mais la violence de l'orage me détrempé aussitôt de la tête aux pieds. La pluie se transforme en grêle. La température chute à 8° : Gor est à plus de 1000 m d'altitude. Soumis aux fortes rafales de vent, je commence à grelotter. Difficile de continuer, d'autant que la route ressemble à un ruisseau.

Sur ma gauche à l'entrée du village, le porche d'un hospice. Je m'y abrite. J'ai tout de même froid. L'orage semble parti pour durer. À l'intérieur, des personnes âgées me dévisagent derrière les parois en verre. Je frappe. Elles se regardent interloquées. Au bout de quelques minutes, une aide-soignante vient m'ouvrir. Elle ne m'autorise pas à entrer dans le sas intérieur, pour cause de Covid. J'indique que je serai encore séparé des résidents par une baie vitrée mais rien n'y fait. Condamné à me geler dans le froid. Après quelques minutes, la dame revient, me fait entrer dans le sas et me demande si je veux une boisson chaude. Ohhhh ! Quel soulagement ! Cela fait partie des moments fragiles et précieux qui éclairent une journée. Je m'en souviendrai longtemps ! Bonheur simple que ce chocolat chaud dégusté au sec, en observant à travers la vitre les trombes d'eau tomber du ciel.



Cet imprévu contrarie mon avancée et l'atteinte des objectifs de la journée. D'autant que cet orage de montagne ne faiblit pas. Je ronge mon frein, me demande à quoi occuper ce temps d'immobilité forcée. Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt : puisque je suis crevé, autant en profiter pour récupérer ! À peine l'idée m'est-elle venue que je m'endors. Quand je me réveille, il pleut encore mais l'orage a cessé. Je salue les pensionnaires et remonte sur le vélo. À presque 17 h, il reste une centaine de kilomètres à parcourir.

La route est toujours traversée de nappes d'eau. Rapidement la piste. Détémpée elle aussi. Ça monte. Je me trompe, fais marche arrière pour reprendre ma trace, dans un talus herbeux plus raide, certes, mais qui a l'air d'avoir absorbé le déluge. Je commence à faire un vocal pour le groupe Whatsapp en même temps que je pousse le vélo dans cette pente à 25 %. Mais tout est mouillé, mes doigts, le téléphone. Ça n'enregistre pas. Je n'arrive pas à avancer : je pousse un vélo chargé, qui pèse plus de 20 kgs, dont les roues pleines de boue ne tournent plus et sont scotchées au sol, où après chaque pas en avant je glisse quasiment d'autant en arrière. Après 2 ou 3 essais infructueux, j'abandonne l'idée du mémo : chaque parcelle d'énergie m'est nécessaire, l'aventure est encore longue, je ne dois pas me disperser. Il me faut plus d'une minute pour avancer péniblement de 10 mètres. J'ai beau chercher des yeux le sommet, je n'entrevois pas la fin de mon calvaire. Malgré la galère, je suis d'un grand calme. Que faire d'autre que continuer d'avancer, même si c'est difficile, même si c'est à la vitesse d'un escargot ? Après une trentaine de minutes, enfin, les phares d'un 4x4 quelques mètres au-dessus : la piste n'est plus très loin !



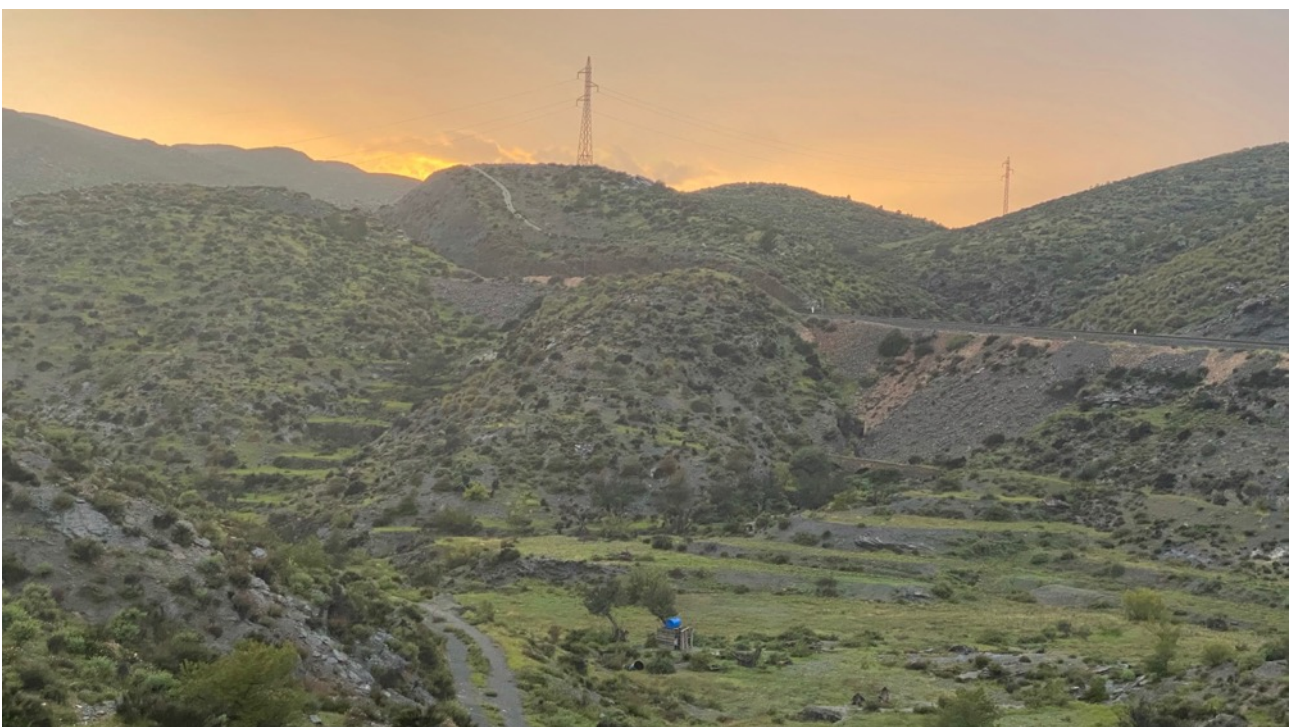


Encore quelques kilomètres de montée puis c'est la descente. J'ai toujours aimé ces ambiances d'après orage : fraîcheur, brumes qui montent de la terre, odeurs qui ressortent, atmosphère lavée, horizons purs... La piste est soudain barrée d'une haute barrière. Demi-tour ou escalade ? Escalade !





Il me faut maintenant avancer. Je roule, évite de m'arrêter inutilement ou pour prendre des photos.





Obligé de m'arrêter quand même : à la sortie d'un village, drôle de bruit derrière moi. Une partie de mon chargement est tombée. Je ramasse et refixe prestement le sac avec les tongues. L'accès au CP3 est compliqué. Il faut remonter un lit de rivière asséché dans lequel il est impossible d'avancer à vélo : mes pneus larges de VTT s'enfoncent dans un gravier profond. La nuit commence à tomber. Après plus d'une demi-heure de poussage poussif, j'arrive au CP3, mange une barre et repars immédiatement en sens inverse : ce CP est un cul de sac. Encore du poussage. Un peu moins poussif : ça descend. Il est plus de 21h. Je n'arriverai jamais à l'hôtel avant la fermeture.



J'appelle Isabelle pour l'en informer, lui demande si elle peut prévenir... compliqué quand on ne parle pas espagnol ; - ) Il fait nuit. Je suis au milieu de nulle part. Plus de marque de chemin au sol. J'entre dans un canyon. Le GPS m'indique que je suis légèrement à côté de l'itinéraire prévu, mais je ne vois pas d'autre possibilité. Et ce type de décalage est fréquent, dans les endroits encaissés.





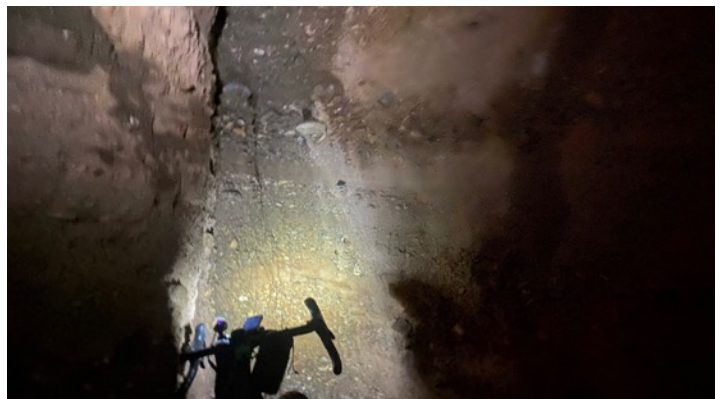


Au fil de ma progression, le canyon se rétrécit, à tel point qu'il m'est parfois difficile de passer avec le vélo à mes côtés. Je le pousse devant moi. À 22h30, j'arrive au bout, face à une cheminée verticale. Comment grimper ? Avec le vélo ? Non ! Moi d'abord en faisant le grand écart un pied sur



chaque côté de la paroi. Puis hisser le vélo avec des cordes. Je n'ai pas de cordes. OK. Dans le matériel que je transporte, qu'est-ce qui pourrait en faire office ? Après quelques longues secondes de divagation, je retrouve un peu de lucidité : il est impossible de sortir de ce canyon par cette cheminée. Je dois faire demi-tour. La fatigue altère le jugement et impose à l'esprit des idées auxquelles il se raccroche pour éviter d'endurer le réel. Essentiel : en être conscient.

Demi-tour. Je dois maintenant retrouver l'endroit où je me suis trompé. J'ai bien eu une hésitation tout à l'heure, mais aucune alternative crédible n'est apparue à la lumière de ma frontale. Je tente entre des rochers « dré dans l'pentu » ! Là, on ne parle plus de pousser le vélo. C'est tellement raide et casse gueule que je pose le vélo devant moi, essaie de passer au-dessus, le tire ensuite où je suis... Je reprends mon souffle en balayant des yeux l'éventuel sommet qui me délivrera. Je crois voir des lumières de maisons dans le lointain. Poursuis l'effort. Regarde à nouveau. Les lumières ne se rapprochent pas. Poursuis encore. Comprends que les lumières sont en fait des étoiles. Mince, mon seul espoir s'effrite. Bon, si je n'en sors pas ce soir, j'ai de quoi dormir. Je ne vois aucun secteur plat sur cette crête mais au moins il ne pleut pas. Et je peux également continuer, j'ai des batteries d'avance pour mes lampes. Cette tranquillité matérielle aura joué un grand rôle dans le fait qu'à aucun moment je n'ai douté de trouver une solution. Des participants, passés au même endroit de jour, me diront plus tard : « heureusement qu'on était 4, sinon on ne serait pas monté » !







J'atteins enfin la route. Brume blanche. La trace repart sur une piste. Je n'ai plus l'énergie de vivre ça. Je prends le temps de recalculer un itinéraire qui emprunte la route. Gros détour. Grosse montée. Rester concentré. J'arrive à minuit à Alhama de Almeria. Dernier challenge de la journée : trouver l'hôtel. Enfin. Le propriétaire m'attendait. Il avait été prévenu par Isabelle de mon arrivée tardive. Je suis couvert de boue, j'essaye de ne pas trop salir... il me montre ma chambre, me demande d'où je viens, si j'ai mangé. J'hésite, réfléchis un peu et me souviens que non. 10 minutes après il m'apporte un sandwich, une orange énorme et un coca : bénédiction !!! Hospitalité espagnole. Je rassure Isabelle, lave mes affaires, les mets à sécher, réalise que je n'ai plus les tongues, recharge les appareils, mange, essaye de me doucher sans réveiller les autres chambrées, modifie la trace pour la dernière étape, étudie la météo du lendemain, pense à toute cette aventure, éprouve le désir qu'elle continue encore et encore avant de sombrer dans un sommeil réparateur.



**28 avril - J6 - Départ 8:45 - 172 kms - 25 kms de piste – 8h50 de selle - 19,5 km/h - 2353 D+**  
*Avons-nous vraiment besoin de plus ?*



Belle vue de la fenêtre au réveil. Ciel apaisé. Reflets d'océan. Je me prépare tranquillement. Dans le hall, surprise : deux concurrents ont aussi passé la nuit ici. Je perçois confusément une chose : nous semblons partager la tranquillité de ceux qui ont compris qu'ils vont réussir à aller au bout de leur entreprise.







Après être parti avec l'envie de mettre les bouts pour arriver au plus tôt, je change mon fusil d'épaule : pourquoi ne pas profiter de cette dernière journée ? Elle s'annonce belle, il ne fait pas trop chaud. Ça déroule sur une petite route en balcon. La lumière met en valeur le paysage. Je m'arrête souvent. Les intempéries de la veille semblent avoir fait des dégâts sur la route. Des travaux de réfection sont en cours. Les serres caractéristiques de l'Andalousie dénaturent certaines vallées. Je m'arrête avant midi, par lassitude de pédaler autant que par faim, car je n'ai pas ingurgité grand-chose avant de partir ni hier soir. Bière, sandwich, café. Échange téléphonique avec mon parrain dont c'est l'anniversaire. Il est surpris de me savoir en Espagne, aimerait en apprendre un peu plus. M'invite à partager sur le groupe de la famille Féry. Sa demande, ainsi que celle d'un ami, plus tard, justifient l'existence de ce compte-rendu. Je ne l'aurais pas entrepris de ma propre initiative. Ce qui est vécu laisse son empreinte, se dépose quelque part en nous et c'est bien là l'essentiel. Mais j'aime aussi partager ce que je vis. Le partage, notion tellement importante à mes yeux ! « Regarde... », quelle belle invite ! Convier l'autre à voir ce que l'on voit, embrasser un même horizon, éprouver une même expérience. Alors savoir que ma modeste aventure pouvait intéresser m'a donné l'énergie de me replonger dans ces moments. Pour en tirer des mots. J'espère surtout ne pas importuner le lecteur et, peut-être, ouvrir des perspectives, offrir un peu de beauté et d'authenticité, donner matière au songe... Quatre mois après la fin du périple, cela aura aussi été pour moi un véritable plaisir.







Seulement 37 kms abattus ce matin. Il en reste quatre fois autant. La chaleur devient accablante, 32°. À 14h je m'arrête pour une sieste au bord de la route. J'ai désormais la sensation que la journée sera longue. D'autant plus qu'un sentiment paradoxal commence à m'habiter. L'impression d'être dans une zone floue, transitionnelle. Mélange de déception de savoir la fin proche et d'envie d'en finir pour passer à autre chose. Précisément pour se défaire de ce sentiment mitigé. Entre deux. Lisière de deux mondes, deux temps, deux espaces, celui de l'aventure et celui du retour à la vie normale. Envie forte de retrouver Isabelle. De profiter d'une journée blanche, vide.



Le sommeil ne vient pas. Quand je repars, les sommets de la Sierra Nevada ont disparu derrière de gros nuages sombres. Des éclairs zèbrent les lointains. Je n'ai aucune envie de subir une nouvelle





fois les foudres de la pluie. J'étudie d'autres trajets possibles pour rejoindre Nerja. Quelle direction prendre ? Où que mon regard se porte plane la menace...

À 15h ça y est, l'orage est sur moi. Lassitude. Froid. La température est passée sous les 10°. Arrêt sous un abribus. Attendre. Se sustenter. Sautiller sur place pour tenter de se réchauffer. La pluie se calme. Repartir. Dans une descente à plus de 60 km/h, je ne sens plus mon sac sur mon dos. Non, pas ça ! Il contient mes affaires les plus importantes, CB, carte d'identité... Freinage brusque. Arrêt. Je vérifie. Le sac est là. Grand soulagement. Je redémarre. Quelques secondes plus tard, même sensation, nouveau doute. Cette fois je vérifie sans m'arrêter, chose que j'aurais déjà pu faire la première fois, il suffit de regarder les lanières du sac sur mes épaules. Hallucinations sensibles ? À coup sûr, perte de lucidité liée à la fatigue.





La route évolue en balcon. Montagnes russes, chaque faux-plat me fatigue et me fait perdre de la vitesse. Quand la trace oblique sur une piste à droite, je suis content de retrouver un peu de variété. De nature. Le bruit caractéristique des pneus sur les chemins. Gravier. Brindilles écrasées. Je croise un berger avec son troupeau. Les chiens me font savoir que je ne suis pas le bienvenu. La piste se transforme en sente étroite, puis disparaît. Je roule ou pousse le vélo sur des rochers rendus glissants par la pluie. J'essaie de deviner la suite dans les plissements de la montagne devant moi. Au loin, à flanc de pente raide, une fine ligne claire se détache dans ce monde minéral. On dirait un passage de bêtes. Trace laissée par les moutons ? Cela me paraît difficilement praticable à vélo. Si ça passe, je sais qu'il faudra encore traverser à gué une large rivière au fond de la vallée. J'hésite. Remonter et reprendre la route serait sûrement plus raisonnable. Mais que d'efforts consentis pour rien ! Encore une fois, contre l'évidence, je continue à gamberger. Heureusement, après plusieurs minutes de réflexion, la raison s'impose : il faut remonter ce que je viens de descendre... À ce stade de l'aventure, rester clairvoyant est un défi.





75 kms me séparent encore de l'arrivée. Il est 17h. Malgré la douleur au genou qui ne m'aura laissé que de rares répit ces quatre derniers jours, je me fixe pour objectif de ne plus mollir. Plus d'arrêt photo. Plus de tourisme. Un seul but : rallier Nerja. Retrouver Isabelle. J'ai de la chance : les conditions météorologiques sont redevenues clémentes. Je rejoins la côte. L'itinéraire prévu me fait traverser des villages par de petites rue pavées, très pendues, qui m'obligent à descendre de vélo. Faisant fi du pittoresque, je rallie une grande route qui me permet de tracer. Une trentaine de kilomètres avant l'arrivée, je retrouve deux cyclistes basques en train de boucler comme moi leur aventure. Nous sympathisons immédiatement. Les échanges sont simples, fluides. Après ces longues journées de solitude qui m'ont empli, je suis immensément ému et transporté de trouver pareille compagnie. Nous nous mettons d'accord pour finir ensemble, nous attendre si besoin. J'ai dû leur répéter plus d'une dizaine de fois à quel point j'étais heureux de finir avec eux.



Cette dernière heure de vélo est à la fois longue et courte. La pluie reprend une dizaine de kilomètres avant Nerja. Elle n'inquiète plus personne désormais. Une simple pause pour enfile la veste. Au panneau d'entrée de ville, un sentiment d'accomplissement m'envahit. Les derniers kilomètres sont une légèreté. À 20h30 je cherche Isabelle des yeux, elle m'a vu, je la vois, le bonheur, c'est fini.



**Remerciements :**

*Isabelle pour le soutien constant, moral et logistique*

*Thomas pour ses encouragements*

*Richard pour la pertinence de ses conseils*

*Guillaume pour la beauté de la rencontre*

*L'équipe de Bicycles Clermont pour la préparation du bike*

*Yvan pour organiser de pareilles aventures*

*Celles et ceux qui m'ont suivi sur le groupe WhatsApp : cela m'a fortifié.*

*Les Espagnols rencontrés pour leur aide et leur grande gentillesse*

*Mention particulière aux conducteurs espagnols très respectueux des cyclistes, qu'ils doublent en se déportant sur la voie de gauche ou ne doublent pas.*

*L'Espagne pour avoir fourni les décors*

*J'ai découvert une Espagne méconnue, loin des clichés touristiques, d'une beauté authentique à laquelle ce texte ne rend pas assez hommage.*

*François, Cathel et Isabelle pour leur relecture attentive*

*Les lecteurs et lectrices pour être arrivés jusqu'ici*

